

Interview de Catherine Roux  
par Margaret Weitz

13 juin 1983

I

Les Femmes dans la Résistance française (Bande A)

Margaret Weitz:

Vous allez me donner votre nom.

Catherine Roux

Je m'appelle Catherine Roux et je suis née le 2 mars 1918 à Lyon, peu avant la fin de la guerre. J'avais (??), mon père était à la guerre et j'avais un frère et une sœur beaucoup plus âgés que moi. Notre père est mort et nous avons continué à vivre à Lyon où, les uns après les autres, nous avons travaillé très jeunes. Et notamment, après mon certificat d'études passé à 12 ans, Maman m'a trouvé une place. J'ai fait de nombreuses places en suivant des cours le soir. Ce qui fait que, peu à peu, j'ai quitté l'usine ou des ateliers pour entrer dans des bureaux, même pendant quelques temps, chez un avocat généalogiste. Et puis finalement, vers 15 ans, ayant à ce moment-là un diplôme d'aide-comptable destiné aux dactylographes, je suis entrée dans ... pour un emploi, dans une maison ... un fabricant de réchauds à gaz. Ceci a eu une grande importance dans ma vie puisque c'est de là que je suis partie pour la Résistance. Auparavant, et très jeune ... j'ai su lire très jeune ... à quatre ans et demi, je lisais et je n'avais pas de livres, ce qui était très désastreux, alors je m'organisais très bien et j'arrivais à avoir un journal quotidien dans la poubelle. C'était le Progrès de Lyon où je rêvais d'entrer plus tard. Ce qui fait que je lisais surtout la partie politique et ça a été un des entraînements dans ma jeunesse. A six ans, ... notre maire est devenu Président du Conseil. Lorsque j'avais six ans, Monsieur Edouard Herriot est devenu Président du Conseil, j'en étais extrêmement fière, je me suis donc attachée davantage à son œuvre qui fut, hélas, sabotée, qui était certainement très louable. C'était un homme honnête, de grande qualité, fort instruit et qui aurait réalisé des choses me semble-t-il, bonnes. Il avait notamment à son actif quelque chose dont je viens de me souvenir. ... et un souvenir très ému ... il a été le seul homme d'Etat français qui ait voulu commencer à rembourser les dettes que nous avons envers l'Amérique, ce dont l'Amérique lui a été fort reconnaissante. On n'a jamais oublié cela en Amérique. Il n'a pas passé très longtemps comme Président du Conseil. Et les années ont passé, donc j'ai grandi et à partir de 1932 et 33, des menaces énormes ont surgi, dont, toute jeune que j'étais, j'ai senti l'importance. Il y avait Hitler en Allemagne, on parlait de Mussolini qui, à ce moment-là, avait une auréole assez grande à son actif. Il avait l'assèchement des marais Pontins qui avait beaucoup modifié la vie des Italiens. Tout cela faisait un ensemble gênant pour nous parce que cela encourageait des factions.

C'est vous dire que dès l'âge de 14 ans, j'étais dans les rues, pour toutes les manifestations qui se trouvaient sur mon passage. Nous avions en France un Colonel qui avait fondé une association qui s'appelait les Croix-de-Feu, le Colonel de La Rocque, qui plus tard d'ailleurs, sera résistant et déporté. 34, 35, ... Il y avait beaucoup de mouvement partout. J'étais dans ce bureau, dans cette fabrique douillette, où, étant la plus jeune, j'étais extrêmement gâtée, où on me permettait même de prendre des cours sur mes heures de travail, ce qui était avant la lettre la promotion professionnelle actuelle. Mon grand patron, qui était un vieux monsieur très, très gentil et distingué, ancien commandant d'artillerie de la guerre 1914-18, écrivait. Il écrivait des contes pour enfants et moi aussi, ce qui faisait entre nous, si vous voulez, un petit lien différent. Et, comme j'avais réussi à publier des contes dans un journal, que je lui avais donné l'adresse du journal, il avait pu aussi y entrer. En 1935, les choses allaient mal. J'avais ma place toute tiède, toute heureuse dans ce bureau où on ne me surchargeait pas de travail, mais, à l'usine mitoyenne, les choses étaient fort différentes. Les ouvrières en étaient encore à un stade ... à peu près, je dirais de 1850. Il y avait un immense magasin de pièces détachées qui était aussi froid que la Sibérie. Pour toute chaleur, un brasero. J'y allais souvent, on devait m'en ramener parce que j'essayais d'aider les ouvriers à confectionner notamment le rassemblement de toutes les pièces détachées pour un client, ce qui leur permettait de rester vers le brasero. Et j'étais mécontente de mon sort vis-à-vis du leur. J'ai donc pensé que je devais me syndiquer. Il n'y avait pas de syndicat à l'usine ni au bureau. Alors je suis allée directement à la Bourse du travail et, malgré mon jeune âge, ... c'était beaucoup moins rigoureux que maintenant, j'ai pu avoir ma carte syndicale à 15 ans. Ce qui nous a amenés à 1936, tout cela ayant un rapport avec ce qui suivra dans les années à venir. Et en 1936, j'ai pensé que mon devoir était d'être avec les ouvriers qui, à ce moment-là, se sont syndiqués. Ça a été une époque étonnante. Il nous a fallu découvrir des manières d'agir, de penser, il nous a fallu apprendre un répertoire que nous ne connaissions pas. Deux garçons encore jeunes sont issus du monde ouvrier, de l'usine et ils allaient le soir prendre des cours à la Bourse du travail, pour pouvoir répondre poliment mais avec des arguments valables à nos patrons. Enfin, rien n'allait. Il a fallu faire la grève et l'occupation de l'usine, que j'ai faite avec les ouvriers. Nous étions dans les bureaux onze syndiqués sur soixante-dix environ. Et immédiatement d'ailleurs, le fondé de pouvoir avait fondé un syndicat qu'on appelait un syndicat maison et tous s'y retrouvaient groupés. Et puis, les choses ont passé, '36 a laissé, je pense que vous le savez, des choses durables, les 40 heures qui sont d'ailleurs devenues 42 assez vite, les congés payés.

J'ai vu, de mes yeux, partir un vieil ouvrier de 74 ans pour la première fois en vacances et il avait 74 ans et c'étaient ses premières vacances. Et puis nous avons naturellement ... les onze ont été mis un peu à l'index, nous avons été séparés – pas mon patron, parce qu'il écrivait toujours dans mon journal et moi aussi, – et petit à petit, 39, 40, ... et là, d'autres séparations se sont formées. Je ne sais pas de noms. Mon patron qui était ce monsieur distingué et courtois dont je vous ai parlé, était l'époux d'une jeune fille dont le père fut ambassadeur de France en Allemagne. Ce qui fait que chez eux on parlait la langue allemande à table parce qu'elle avait fait toutes ses études à Berlin. Il a donc été naturel lorsque les Allemands sont entrés en France et à Lyon en 1940 et qu'ils sont venus dans cette usine qui maniait beaucoup d'acier, de cuivre, de tôle, pour se présenter, ils ont été accueillis en langue allemande. Et ça a gêné beaucoup de personnes parmi même les grands ingénieurs et les directeurs. 41 ... un des directeurs qui dirigeait l'usine de robinetterie est venu un jour vers moi et il m'a dit : "Eventuellement, pourriez-vous recevoir du courrier que vous me transmettriez ?" J'étais fort étonnée de cette demande car nous n'étions pas précisément amis jusque là, et il m'a dit : "Je vous assure que c'est pour une bonne cause." Et j'ai accepté. J'ai mal fait à l'époque parce que je n'ai pas prévenu mes parents. Maman était remariée et je n'ai pas prévenu mes parents. Mais cela était difficile parce que mon beau-père, qui était un excellent homme, avait fait toute la guerre de 14-18, avait été blessé huit fois, et avait servi avec le Maréchal Pétain, de sorte que pour lui, cet homme était incapable de faire quoi que ce soit qui fût néfaste pour la France. Alors, je n'ai rien dit et les lettres et les colis ont commencé à arriver et j'ai dit à Maman que c'était pour des amis qui étaient prisonniers. Il y avait des prisonniers en Allemagne, donc cela pouvait être tout à fait plausible. Et puis, j'ai continué assez longtemps cela. Je portais moi-même des plis à des adresses indiquées, à des personnes que je ne connaissais pas. Anne-Marie (Soucelier ??), dont je vous ai parlé toute à l'heure, est venue maintes fois chez moi sans que je la voie et je suis allée maintes fois chez elle sans la connaître jamais. Nous nous sommes connues au retour d'Allemagne. Et il est arrivé à ce moment-là, naturellement, 1942, l'envahissement de la France et la note impérative des Allemands qui exigeait tant d'ouvriers français pour l'Allemagne. Et cela s'est appelé le service du travail obligatoire. On menaçait même, si les fils ne partaient pas, de faire partir leur père, ceux-ci fussent-ils des amputés de la guerre 14-18. De sorte que tout le monde était un peu interloqué, on ne savait pas quoi faire. Les maquis n'étaient encore pas au point. Certains tout de même commençaient à se former dans les Alpes et dans le Jura, comme a pu vous le dire Madame (Lesèvre ??) mais tout ça était très fragile, très provisoire.

Autour de nous, à Lyon, on me demandait de plus en plus de services et, à ce moment-là, on me demandait des réunions chez moi. Et c'était un gros problème. Il fallait éloigner Maman et mon beau-père. Alors, j'avais trouvé un moyen très simple ; je prenais des places pour eux pour le cinéma que je voyais de ma fenêtre et ils étaient très contents. Et c'est une chose ...

M. Weitz :

Gentillesse de leur fille

C.R. :

Oui, ils le disaient à tout le monde : "Nous avons une fille qui ne ressemble pas aux autres." Et dès qu'ils étaient partis pour le cinéma, une certaine façon de lever les persiennes ou de les baisser faisait que tout le monde arrivait et nous avons reçu 8, Place Ambroise Courtois, à Lyon, à peu près tout ce que la zone libre comptait. Il est venu chez nous Jacques Soustelle, Frey ~~vous~~, je n'ai pas eu Jean Moulin mais Georges Bidault. Et ils fumaient beaucoup. Lorsque le cinéma avait terminé sa représentation, les lumières s'éteignaient, tout le monde se levait et partait, j'ouvrais les fenêtres parce qu'il y avait beaucoup de fumée et Maman en entrant me disait : "Comme tu es déraisonnable de fumer autant." J'avais naturellement jeté toutes les cendres. J'aimerais ne pas oublier des choses parce que ça a été une période tellement tendue. A ce moment-là, j'étais dans un bureau, toujours dans la même entreprise et nous avons essayé de camoufler des jeunes gens partis pour le travail. Je prenais ... j'étais chargée de la liaison entre notre entreprise et le service allemand du travail, rue Garibaldi à Lyon. Donc, je prenais des petites cartes, je les remplissais à des noms que l'on m'indiquait. On établissait des pièces d'identité à ces noms, plus une carte d'exemption du travail obligatoire, et j'imitais, je dois dire fort bien, la signature du patron. Et il y avait des tampons naturellement à ma disposition. Vous savez, il y a beaucoup de ces choses-là à la base de la Résistance, des choses qu'on ne ferait pas.

Et puis, arrivés en 43, toujours après ces échanges de correspondance et receptions de colis pour les prisonniers politiques, ceux qui étaient en prison chez nous, ces envois de lettres ... je dois vous dire d'ailleurs, pour compléter, que les onze syndiqués de 1936 étaient tous dans la Résistance et, à tour de rôle, c'était chez eux que se tenaient les réunions afin que ce soit moins ostensible et remarqué par le voisinage dont il fallait toujours se méfier. Et puis, en juillet 1943, le réseau m'a fait savoir qu'il fallait que je parte. Une de mes amies, Anne-Marie (Soucelier ??) tenait un emploi qu'elle devait ... avait un emploi dans le réseau, elle devait partir pour Paris. Serais-je éventuellement disposée à partir pour Paris ? Pourrais-je le faire si quelque chose n'allait pas ? J'ai dit "oui". Je ne connaissais pas Paris mais ça n'était pas grave.

Et Anne-Marie a été arrêtée les premiers jours d'août. Et il me fallu partir, ce qui était une affaire extrêmement importante parce que ... il fallait obtenir non seulement l'autorisation de mon patron mais aussi celle des Allemands. Alors, j'ai dit à mon patron que j'avais un emploi dans un journal à Paris. Il a beaucoup envié ma chance et il a signé naturellement tout ce qui ... et il a fait une lettre pour les Allemands pour recommander ma demande. C'est ainsi que je suis venue à Paris.

M.W. :

Comme journaliste ?

C.R. :

Comme journaliste. En fait, ça a été assez difficile comme arrivée. J'avais deux adresses pour retrouver mes camarades ; (Enghien ??) qui est le professeur Jacques (Chalut ??) de la Faculté de Paris, et (Battisti ??), Marcel (Peck ??) de son vrai nom. Et j'avais donc ... on devait me téléphoner à tel endroit ou à tel endroit. J'ai eu d'abord beaucoup de peine pour trouver une chambre. Tout était occupé par les Allemands. Nous mettions onze heures pour venir de Lyon à Paris. J'avais deux valises dont l'une très lourde chargée de choses extrêmement compromettantes.

M.W. :

On ne vous (arrêtaient ??) pas à la douane ? Comment passer ...

C.R. :

Pas à Lyon, à Chalon-sur-Saône. C'était encore à cet endroit-là qu'était la surveillance allemande. Et puis j'ai été aidée. J'ai eu deux jeunots allemands à qui j'ai fait de grands sourires. J'étais une petite blonde avec de grandes anglaises, un grand béret scout et puis, ça a été. Ils parlaient français. On a parlé de je ne sais quoi. Je crois bien que j'ai parlé de Wagner et on n'a pas examiné mes valises. En arrivant à Paris, je les ai déposées toutes deux au buffet de la Gare de Lyon. Et puis, je suis partie dans les rues, d'abord devant moi, rue de Lyon, ... rien, tout était pris. J'ai fait du slalom d'un trottoir à l'autre, je suis revenue à la gare, mon point de départ, et puis je suis partie sur la gauche et là, dans une petite rue, rue Hector Malo, j'ai trouvé une chambre dans un hôtel de Chinois. Et je suis retournée chercher mes valises, je les ai portées et, j'avais quelque chose au cœur dont je voulais me débarrasser tout de suite. Mon beau-père avait ... toutes les fois qu'il avait été blessé, avait été soigné à l'Hôpital américain de Neuilly. Et il me disait : " Tu vas voir combien il est difficile de prendre le métro, les portes se referment avant qu'on ait le temps de monter. Alors, il était plus de onze heures, il était presque minuit, onze heures et demies.

J'ai quitté ma chambre et j'ai pris le métro devant la Gare de Lyon. Et puis je suis allée au terminus à Vincennes, sortie, remontée, je suis allée au terminus, à Neuilly, sortie, descendue Gare de Lyon et puis je n'ai plus jamais eu peur du métro. C'était quelque chose d'assez étonnant, vous savez, de se trouver tout d'un coup à Paris sans personne.

M.W. :

Si jeune!

C.R.:

et surtout n'ayant pas quitté Lyon. Et j'ai donc retrouvé mes camarades, (Enghien ??) et (Battisti ??) et là, nous avons commencé notre vrai travail. Ce gros travail dont nous avons déjà beaucoup parlé à Lyon consistait à essayer de monter les MURs (Mouvements Unis de Résistance) car il y avait des mouvements très disparates. Il y avait (Libénour ??) il y avait les maquis des Vosges, du Jura, il y avait ceux de la Résistance qu'on appelle le CDLR, il y avait Franc-tireur, Partisan. Nous, nous étions à Lyon le groupe Combat. Partie pour Paris, je retrouvais le groupe NAP (N, A, P) qui voulait dire Noyautage des Administrations Publiques. Et une de nos grandes œuvres allait être de réunir le plus de monde possible, de les contacter tout d'abord, de voir qui était favorable et qui ne l'était pas, tout cela avec méfiance, pas à pas, phrase par phrase pour se reconnaître. Ça a été le mot clé de toute la Résistance. Il fallait auparavant, avant tout, se reconnaître, savoir qui était en face de vous, car nous avons eu beaucoup de déboires et beaucoup de camarades qui sont morts à cause de cela, Jean Moulin entre autres. A cause de brebis qui se blottissaient dans nos rangs et qui étaient des loups. Et j'ai travaillé avec (Battisti ??) qui était un garçon intelligent. Il avait trouvé pour moi ... j'avais réussi à obtenir une carte de journaliste dans un journal pro-allemand, la France Socialiste de Marcel Déat. Je m'étais présentée, ... un garçon dont j'avais fait connaissance, comme ça dans un café, qui était très gentil, d'origine lyonnaise, ce qui avait fait un petit peu notre façon de parler, m'avait présentée à ce journal un soir où il n'y avait pas d'électricité. Il y avait une alerte sur Paris et une grande voix avait dit : " Mais il n'y a donc personne qui pourrait venir éclairer mon téléphone, j'ai quelques numéros à faire". Et j'avais toujours sur moi une lampe de poche et je suis allée pour éclairer son téléphone et il a fait des numéros, et Maurice, mon camarade, a dit : "J'ai amené justement Catherine qui voudrait être journaliste." Alors, j'avais sur moi des contes que j'avais écrits, des choses ... Alors il a vu tout ça, il a dit : "Oui, oui, très bien." Enfin, il ne l'a pas lu, bien sûr, il a regardé vaguement, en biais.

Et puis, il m'a dit : "Oui. Avez-vous quelque chose à me proposer ?"  
Je n'avais pas du tout songé à cela et j'ai trouvé immédiatement, j'ai dit :  
"Oui, j'avais pensé à faire une enquête sociale sur le métro, ... et son  
personnel, les œuvres sociales, les formations intérieures des jeunes,  
enfin, ... aussi un sujet qui me tenait à cœur." Et il a accepté. Ce qui fait que  
j'avais cette carte de la France Socialiste qui était précieuse comme tout  
et je m'étais en même temps fait inscrire comme étudiante à l'Ecole du  
Louvre, donc, j'avais une double couverture, n'est-ce pas ? Alors, je ne vous  
dirai pas que j'avais une adresse. J'en avais une chaque semaine. Il fallait  
toujours fuir, fuir, déménager. J'ai fait tous les greniers de Paris ou à peu  
près dans le centre. Des quadrilatères entiers nous étaient interdits,  
notamment Luxembourg jusqu'à la Fontaine Saint-Michel, ou Palais Royal,  
les Tuileries jusqu'à Concorde. Il y avait naturellement Montmartre, il  
était interdit d'y aller.

M.W. :

Même pour vos recherches sur le métro ?

C.R. :

Mais je n'en ai fait aucune.

M.W. :

Mais je veux dire comme prétexte.

C.R. :

Le prétexte ... Mais je n'ai fait, en fait, aucune recherche. Je n'ai pas eu le  
temps. Nous avions beaucoup de travail. Et alors, nous avons eu un  
appartement de gens extrêmement gentils qui avaient déjà fui Metz, qui  
s'étaient réfugiés à Paris, les Hartmann, qui étaient alsaciens. Et ils nous  
ont donné une pièce de leur appartement où nous avons pu transporter tout  
ce qui était utile pour le travail : poste émetteur, ronéo, machine à écrire,  
tout cela. Donc, nous nous réunissions là, et moi, en plus ... c'était moi qui  
étais chargée de coder et décoder. Et le soir, je travaillais dans ma  
chambre. A ce moment-là, j'ai eu une chambre dans un hôtel qui s'appelait  
l'Hôtel de l'Etoile d'Or, rue de l'Abbé Grégoire, qui était un hôtel de très,  
très mauvaise réputation, mais enfin, on prenait ce qu'on trouvait. Et là,  
j'avais l'électricité et j'avais un lavabo, ce qui aussi était précieux. C'était  
très laid. La femme qui tenait cela s'appelait Madame (Boyoux ??). Le  
hasard avait fait qu'un autre camarade de résistance y habitait également,  
ce qui était strictement interdit par le service. Et nous n'avons pas  
respecté les règles de sécurité et ça a été mortel. Et alors, Madame Boyoux  
était toute seule depuis fort longtemps.

Elle s'ennuyait mortellement dans cet hôtel dont elle n'appréciait peut-être pas du tout l'orientation mais enfin elle était âgée, de sorte que mon camarade et moi ... il était scout comme moi, il était licencié de lettres, il venait de Lyon où son père était notaire. Une semaine, je sortais Madame (Boyoux ??) et une semaine, Jean sortait Madame (Boyoux ??), et l'autre gardait le bureau, ce qui fait que nous étions confrontés à beaucoup de choses qui nous étaient vraiment inconnues. Pour récompenser cette gentillesse, elle m'avait autorisée à mettre une prise supplémentaire dans ma chambre, ce qui, au lieu de l'ampoule qui pendait toute nue au bout d'un fil, m'avait permis d'acheter une petite lampe et de faire mon travail, le soir, de codage et de décodage. Et lorsque je n'étais pas là, Jean était autorisé à prendre la clé pour venir travailler, lui, pour le CDLR (Ceux De La Résistance), dont le chef était Ghislaine de Bénouville, vous savez, qui dirige Jours de France, avec Dassault. Jean venait faire des cartes d'identité pour les jeunes de son service. Alors, notre travail a été accompli, grâce à notre chef. Marcel (Peck ??), (Battisti ??) a été arrêté le 23 décembre 1944. Je l'ai attendu une demi-heure dans le recoin d'une entrée du Boulevard Raspail et il n'est pas venu. Je ne pouvais pas attendre plus longtemps, c'était le plus imprudent du monde et nous ne l'avons jamais revu. C'était un homme à donner de ses nouvelles, où qu'il soit. Il était dynamique, entreprenant, jeune. Alors là est arrivé dans notre groupe un garçon qui s'appelait Alfred (Sonlar ??), qui était plutôt dans le monde diplomate. Et Alfred (Sonlar ??) a été très actif également, connaissait énormément de gens, il venait d'une mission en Belgique et il a pu continuer le travail de Marcel (Peck ??), c'est-à-dire que finalement, nous avons réussi à monter tout le futur gouvernement de la République. Tous les commissaires de la République étaient nommés. Pressentis, ayant accepté, et nommés, et il fallait naturellement que leur silence soit complet et que leur action soit la plus anodine du monde. Il ne fallait pas que quelqu'un puisse les identifier, n'est-ce pas ? Tout était fait. D'autre part, nous avons réussi avec le groupe Franc, parce que chaque réseau était composé de plusieurs départements différents ... nous avons un groupe Franc ... qui avait mis au point le plan d'insurrection pour le jour du débarquement. Et le plan d'insurrection comprenait dix-sept pages que j'avais dactylographiées et que j'avais codées. Et cela ... nous étions ... enfin, notre travail, pour ainsi dire, était accompli. Et le 22 février ... la veille, le 21 février 1944, Sévère ... on l'appelait Sévère à ce moment-là dans le service ... Sévère m'a remis un pli qu'il fallait que je code le soir-même. Nous étions dans les jardins de Saint-Julien-le Pauvre et il m'a dit : "Catherine, j'ai l'impression que j'ai été suivi." J'ai dit : "Mon Dieu, vous n'auriez peut-être pas dû venir ici." Il m'a dit : "Non, non, j'ai fait très attention, il n'y a personne."

Nous nous sommes séparés et le lendemain matin nous avions rendez-vous à 11 heures précises chez Monsieur et Madame Hartmann, 23, rue Viète, près du Parc Monceau, et nous devions en redescendre après avoir laissé quelques papiers là et rejoindre notre grand patron qui était le Comte Bernard de (Chaloron ??) et qui s'appelait (Magalon ??) dans la résistance. Et je suis arrivée un peu tôt au métro Villiers. J'étais en avance et mon chef détestait ça. Ni en avance ni en retard. Alors, j'ai pénétré dans l'Eglise de (Roche) où il y avait ... et ça m'a absolument stupéfaite ... il y avait un mariage. Il ne nous semblait pas que la vie pouvait continuer pour d'autres de cette façon alors que nous vivions vraiment sur la corde raide. Et puis, je suis montée, j'ai sonné ... je suis montée à pied parce qu'il n'y avait pas d'ascenseur, au quatrième étage, et ce sont des Allemands qui m'ont arrêtée. Ils m'ont amenée dans la pièce qui nous était dévolue. Il y avait là Sévère, Monsieur et Madame Hartmann, leurs deux fils qui avaient 20 et 21 ans et leur fille qui avait 19 ans. Alors, un autre Allemand était là, ce qui faisait trois Allemands. Ils m'ont dit : "Qui êtes-vous ?" J'ai dit : "Je suis la nurse de la petite fille de la maison." Parce qu'il y avait aussi une petite fille de 6 ans. " Je viens la chercher pour la promenade matinale au Parc Monceau." Et j'ai sorti un voile de nurse que j'avais toujours sur moi et que j'ai drapé sur mes cheveux. Alors, ils ont parlé entre eux en allemand. Je n'ai pas compris ce qu'ils disaient et un autre a dit : "Tout de même, Mademoiselle, j'aimerais voir le contenu de votre sac." Alors, ils ont pris mon sac et ils ont sorti tout ce qui ... et j'ai vu une grosse enveloppe jaune et j'ai eu un serrement de cœur immédiat. D'après le volume et la longueur, la largeur, je reconnaissais le plan d'insurrection. A ce moment-là, nous avions eu tellement, tellement d'arrestations dans le réseau, des (??), qu'en plus du travail que je devais faire, je voyais une dizaine de plantons chaque matin, ce qui fait que j'étais bourrée de papiers. J'avais pu, dans une entrée de maison, en cacher dans les épaulettes de mon manteau et dans mon grand béret bleu marine mais il y en avait encore beaucoup dans mon sac. Alors, ils se sont ... ils ont été très en colère et ils ont dit : "Nous vous emmenons." Et on m'a mis les menottes avec (Alfred Sonlar ??) et nous sommes partis les premiers. Nous ont rejoint Monsieur et Madame Hartmann et leurs enfants. Mon chef n'avait aucun papier sur lui et il avait trouvé une excellente raison pour expliquer sa présence. Il a dit : "Je donne ... je prends des leçons d'allemand auprès de Madame Hartmann." De sorte que le premier interrogatoire a été pour moi. Alors, j'ai eu affaire à un Allemand qui se prénomait Franz ... j'avais entendu son nom ... qui était un bel Aryen blond aux yeux bleus et à un couple français de miliciens ... israéliens, Roger et Geneviève (Kalam??), qui ont été identifiés et fusillés à la libération. (Dois-je m'arrêter là ? Voulez-vous que nous buvions quelque chose ? Je m'approche)

On nous a emmenés à la Gestapo, Sévère et moi, dans une Mercedes qui était garée Boulevard Malesherbes, et une chose m'avait été possible. J'avais pris mon portefeuille et je l'avais glissé sous mon bras. Je tenais mon bras serré contre moi. Arrivée Place de l'Etoile, j'ai cru que quelque chose se produisait. Quelque chose s'est produit mais pas du tout de l'importance (??). Et un agent a arrêté la voiture de la Gestapo et l'Allemand ... enfin, je ne sais pas ... il partait dans une mauvaise direction, enfin quelque chose comme ça ... l'Allemand a tout de suite montré sa carte et naturellement ... mais un autre agent avait ouvert la porte de mon côté et je me suis un peu penchée et j'ai laissé tomber mon portefeuille. Et puis, j'ai repris ma pose, comme ça, un peu crispée. Nous sommes arrivés rue des Saussaies, on nous a séparés, donc j'ai eu l'honneur du premier interrogatoire avec Franz et Roger et Geneviève (Kalam??). Très brutaux, très violents. Il fallait agir très vite. C'était ... d'ailleurs, ça se comprend, ça doit être toujours pareil, la tactique était d'obtenir le plus de renseignements possible dans les premières heures. Et évidemment, ça a été assez dur. On m'a fait dévêtir. On me croyait juive et on croyait que j'étais la sœur de Jean-(Guy ??) Bernard. Jean-Guy Bernard était un camarade que nous aimions tous beaucoup, qui s'appelait (Télisse ??) dans le service. Il avait eu plusieurs noms sortant d'un livre de Joseph Kessel qui s'appelait "L'escadrille". Ce qui fait que je pensais, étant donné que nous ne nous faisons pas de confidences, qu'il était aviateur, ce n'était pas le cas, il était ingénieur à la S.N.C.F. Et il avait été arrêté trois semaines au paravant. Et ils disent : " Tu es la sœur de (Télisse ??)." Et je la connaissais. C'était une petite personne noire, aux yeux noirs, aux cheveux noirs ...

M.W. :

Tout à fait le contraire ...

C.R. :

Tout à fait le contraire. mais (Télisse ??) avait des cheveux (blond-roux ??) comme moi, des yeux bleus, un teint très frais et ça aurait été possible qu'il fût mon frère. On est allé chercher (Télisse ??) ... cela a pris un moment pour aller à Fresnes et revenir rue des Saussaies à l'endroit où on nous interrogeait et j'étais à ce moment-là dans une situation assez gênante, j'avais uniquement ma chemise ... je dois vous dire que j'avais ce qui arrive à chaque femme chaque mois et c'est le seul geste d'humanité que j'aie reconnu en Geneviève (Kalam ??), elle l'a vu et elle m'a laissé ma chemise, puisqu'à l'époque, on portait encore des chemises. Alors quand (Télisse ??) est arrivé que je connaissais bien, j'ai vu ce visage

transformé avec des yeux cernés, sa barbe qui semblait un peu la barbe que l'on représente au Christ, toute frisottée et rousse et ses deux mains attachées devant avec des menottes et chaque doigt avec des pansements. On m'a jeté dans ses bras, ce qui l'a bousculé et certainement l'a fait souffrir et on m'a dit : "Embrasse ton frère." Et j'ai dit : "Je ne le connais pas du tout, je ne l'ai jamais vu." Il a dit : "Je ne connais pas cette jeune fille." Alors on l'a fait rentrer et c'était un peu après midi. Et ils ont recommencé à m'interroger, sans fin et sans fin, et toujours la même question : "Qui vas-tu voir ? Qui rencontres-tu ? D'où viennent ces papiers ? Et où les as-tu eus ? Quels sont les gens que tu connais ? Et puis finalement, je me suis écroulée sur un siège et j'ai dit : "Je suis lasse, j'en ai assez, laissez-moi tranquille, de toute façon, vous ne saurez rien de moi avant trois heures de l'après-midi où j'ai rendez-vous avec mon chef." "Où ?" Et je ne connaissais pas encore très, très bien Paris. J'ai dit : "Place Vendôme." "Place Vendôme. Où ça ?" "Devant le numéro 27." J'ai improvisé tout ça. Alors, à ce moment-là, ils sont partis. Il y avait un vieil Allemand qui avait assisté à tout et qui faisait office d'huissier. Il s'est levé, il m'a apporté des choses pour m'essuyer, des petites serviettes. J'avais la bouche bourrée de papiers, j'en avais glissé dans mes dents, ce qui d'ailleurs avait été, sans que je veuille même le faire, une protection pour mes dents, parce que j'avais été assez durement frappée ... et mon dos aussi. Alors, il m'a emmenée aux toilettes. J'ai pu cracher ce que j'avais dans la bouche et que je n'avais pas pu avaler. Et puis, j'ai pu prendre de l'eau et passer un peu dans mon dos. Il avait presque ... pas entièrement ... mais presque fermé la porte. Je me suis rhabillée. Ils sont arrivés. Ils avaient déjeuné, et on m'a préparée, enfin, préparée ... j'avais des très longs cheveux, tout ébouriffés parce qu'ils les avaient tirés autant qu'on peut le faire, j'avais un beau foulard de soie puisque que j'étais lyonnaise et qu'on pouvait les avoir à assez bon marché, j'avais ... la femme (Kalam ??), Geneviève, a remis mon foulard, sur mes cheveux, on m'a mis les menottes dans le dos et nous sommes partis au rendez-vous de la Place Vendôme. Et il y avait donc Franz, Roger et Geneviève (Kalam ??) et moi. Roger, ... Geneviève et moi, nous étions dans le fond de la voiture, ... Roger (Kalam??) faisait les cent pas et Franz était au volant. Le temps passait et rien ne venait. Naturellement, il était déjà à la Gestapo. Et tout à coup, j'ai ... elle avait un revolver qu'elle pointait dans mon dos et j'ai dit : "Ecoutez, vous le reconnaîtrez aussi bien que moi." C'est idiot, c'est bien d'être trop littéraire. Il a un nez si long qu'on l'appelle (??) Cyrano de Bergerac. Aussitôt, j'ai regretté ce que j'avais dit. Imaginez qu'un homme avec un nez très long soit passé. Mais non, personne n'est venu. Alors ils m'ont dit : "Bon, on va rentrer et ce sera ta fête." Nous avons pris la voiture et j'ai dit : "Oh, je vous en prie, faites encore le tour par la rue de Castiglione." J'ai très bien joué mon rôle. Et on a refait le tour.

Et puis, nous nous sommes retrouvés à la Gestapo et l'interrogatoire a recommencé. Les mêmes questions qui pleuvaient, qui pleuvaient, avec des coups de nerf de bœuf sur le dos. Et puis, très tard, vers onze heures, minuit, Franz a dit : "Je vais voir les autres." Et il est passé dans le bureau à côté, où, je ne le savais pas, depuis le matin-même, ... la porte était ouverte ... étaient Monsieur et Madame Hartmann, Franz, (Alfred Sonlar ??) et les enfants Hartmann. Et allant dans cette pièce, il a dit à un autre Allemand : "Nous allons en finir avec cette putain." Alors, Alfred (Sonlar ??) s'est levé et il a dit : "Le chef de Catherine que vous cherchez depuis ce matin, c'est moi." Et ce qu'il croyait être l'élément fait pour me servir a failli être celui qui devait me perdre car il est revenu ... Franz est revenu mais ... comme une furie dans le bureau, il est arrivé vers moi, qui étais toute tremblante, il m'a saisie par le cou et il m'a dit : "Sévère, (Franz ??), (Smit ??) celui-là, où est-il ? Je pouvais à peine parler, j'ai dit : "Nous l'avons manqué au rendez-vous de cet après-midi." Il a dit : "Menteuse, il est à côté dans le bureau." Et il appuyait, il appuyait et ce vieil huissier, déjà un peu réconfortant avant, s'est levé, sans rien dire, et lui a mis sa montre sous les yeux. Il devait être minuit et demi et c'était l'heure, quand on n'était pas mort, où il fallait aller à la prison de Fresnes. Alors, on m'a laissé remettre mon manteau et on nous a fait descendre et j'ai retrouvé Madame Hartmann. On nous a mis dans des voitures cellulaires qui sont minuscules, avec la petite allée centrale et les petites cages de chaque côté, avec une porte. Nous avons été mises dans le même petit cachot et nous avons pu parler. Il ne leur était rien arrivé, n'est-ce pas, mais ils sont là, restés entre les mains de Franz, pour la nuit. On nous a emmenés à Fresnes. On nous a séparés et de là, j'ai été jetée dans un cachot au sous-sol. Et je n'ai rien vu, je n'ai pas eu de lumière, j'ai tâtonné, j'ai trouvé un bas-flanc, un lit couvert de paille, et je m'y suis étendue, et vraiment, mes idées étaient sombres car en me laissant à contre-cœur entre les mains de cet huissier, de cet Allemand, Franz m'avait dit : "Garce, je te retrouverai demain." Et je me demandais si j'aurais le courage d'affronter un autre jour semblable. Et puis, la nuit s'est passée. J'ai pensé qu'il fallait décider vite quelque chose. J'avais un petit manteau bleu avec un col officier, et, pour le fermer, Maman m'avait acheté une petite broche toute simple et en argent qui faisait un petit nœud Louis XV. J'ai démonté l'épingle et puis j'ai essayé de m'ouvrir une veine et je n'ai pas réussi. C'est très difficile, vous savez, de ... surtout que c'était trop fin, trop friable, trop cassable. Alors, j'ai renoncé mais j'ai gardé cette épingle et il me semblait que c'était une sauvegarde. Je l'ai épinglée à l'intérieur de de l'ourlet de mon manteau. J'ai jeté le petit nœud. Cela était le mardi soir, dans la nuit. Le jeudi matin à l'aube, on est venu me chercher.

On m'avait donné entre-temps une casserole, une schüssel, une assiette creuse, ce qu'ils appellaient (Kafiol ??), de thé ou de café, ou de décoction d'herbes ou de ... que j'avais bu. On est venu me chercher et on m'a fait monter au quatrième étage. Et je dois vous dire que je voyais à peine parce que cette obscurité pendant des heures et des heures m'avait vraiment, vraiment traumatisée et je suis arrivée dans une cellule au dernier étage qui était la cellule 434 où ils m'ont jetée, comme ils faisaient, ... on m'avait pris mes vêtements, je n'avais que ma robe, j'avais une robe noire, à larges manches, comme on les refait, et je me suis rabattue sur la porte, comme ça. Et je ne voyais rien parce qu'il y avait une grande baie vitrée qui allait jusqu'ici, qui était le seul éclairage de cette cellule à peu près grande comme la cuisine et où nous étions cinq. Une personne est venue vers moi que je ne voyais pas et qui m'a dit : "Venez ma petite, venez." Et je n'osais pas y aller. Elle a enlevé mes mains de la porte parce que j'essayais de me cramponner et puis, elle avait le seul lit du cachot parce qu'elle était la plus âgée, elle m'a fait étendre ... c'est là où j'ai crié parce que je ne pouvais pas m'étendre sur le dos ... elle m'a fait asseoir, elle a dégrafé ma robe et elle l'a enlevée. Elle avait déjà reçu des colis de sa famille, elle a pris une de ses chemises et ... il y avait de l'eau, ce qui était une chose extraordinaire dans une prison française ... un W.C., un bassin et de l'eau ... elle a trempé sa chemise et elle m'a fait des grands pansements dans le dos, pour me rafraîchir, alors il m'a semblé renaître. Ceci était le jeudi. J'ai passé tout le jeudi tranquille, ne parlant pas. Il fallait se reconnaître, comme j'ai dit, et on ne se reconnaissait pas encore. Cette femme m'inspirait la plus grande confiance avec ses cheveux blancs. Elle m'a dit elle-même qu'elle avait déjà été arrêtée en 14-18, où, étant dans le nord de la France, elle passait des plis à travers les lignes allemandes. Et on l'avait arrêtée chez elle à Paris où elle avait justement un aviateur anglais, Johnny, qu'elle soignait. Quand les Allemands sont entrés, ont sonné et sont entrés brusquement, elle soignait la jambe et le pied de Johnny, agenouillée devant lui. C'était le flagrant délit le plus grand. On les a emmenés tous les deux et Johnny pleurait en disant : "Moi, dans un camp de prisonniers de guerre, mais vous ? Où ?" Elle était très courageuse.

M.W. :

Quel âge avait-elle ?

C.R. :

68 ans. Et dans la nuit-même, on ne sait pas l'heure, parce qu'on n'avait pas d'heure, on a frappé à notre porte, ce qui était toujours impressionnant dans le noir ... ce n'est pas nous qui commandions le commutateur, n'est-ce pas ...

et (Möhler ??), le sergent d'étage, a éclairé et a dit : "Madame Roux, tribunal." Ce qui m'a communiqué une peur effroyable parce que la nuit, ça me semblait encore plus redoutable que le jour. Et en fait, on m'a fait descendre dans le bureau du Commandant. Et, comme je ne pouvais pas enfiler ma robe, Maman Odile, cette vieille dame, m'a mis sur les épaules un plaid que sa fille lui avait envoyé. Elle a dit : "Elle revient ici ? elle revient ? parce que je lui donne ma couverture ." Et l'interprète allemande, qui était à côté de (Möhler ??), le sergent, a dit : "Oui, seulement petite tribunal." Alors, on m'a descendue chez le Commandant. Une belle pièce. Le Commandant était assis sur la gauche, devant un bureau, ... d'autres soldats ... Et puis je vois entrer Franz et Roger (Kalam ??). Ils avaient eu le temps, depuis mardi, de dépouiller tout ce que contenait mon sac. En principe, tout aurait dû être codé, et le plan d'insurrection, car c'était lui ... il n'était pas codé, ... et un message n'était pas codé qui donnait rendez-vous pour le lendemain pour Jacques (Chalut??), (Enghien ??) dans la Résistance, et un autre camarade, rue de la Pompe, devant tel numéro. Alors, on voulait que je donne le signalement (d'Enghien ??), qui était un frère pour moi, vraiment ...

(Fin de la bande A)